

Massimo Cacciari¹

Fragile salut, sur Zanzotto

Pour paraphraser (et peut-être expliquer) un passage de Montale : le « manque de confiance » de Zanzotto dans le mot qui dénote, définit, « imite » la chose, est si fort qu'il est *contraint* de revenir au timbre originel du logos : force, énergie qui raccorde, source en soi et pour soi insaisissable de toute dénomination, germination première de tout langage. Le logos est « ce » qui donne des mots (noms, pensées-dans-les-noms), et qu'aucune parole ne capture ou n'épuise. C'est pourquoi, il est toujours *logos erchomenos*, ad-venant et imprévisible dans son toujours-futur. « Se situer » au beau milieu de cette germination de possibles qu'est le logos, et en tout mot en saisissant l'éclair, le scintillement, telle est l'idée de cette poésie.

Il faut creuser dans le langage comme une taupe (Mandelstam à propos de l'immense Khlebnikov, cité par Montale à propos de Zanzotto) afin de « réussir » dans ce « lieu » germinatif-inépuisable du logos. Mais, existe-t-il un homme capable de le parler ? A-t-il jamais existé ? A-t-il cessé d'exister ? Notre Ecuméné n'est-elle désormais pas épuisée, impuissante à faire s'« accroître » l'écoute d'un logos ainsi conçu ? L'oubli du « *vecio parlar* » (vieux parler), qui est après tout l'en-fance du parler, qui est après tout l'éternellement ad-venant du parler semble justement caractériser cette Ecuméné. Eh bien – les « oiseaux s'en souviendront, et le parleront ». Le logos n'est pas dominé par la syntaxe de la langue. L'homme est un animal doué d'un logos, il n'en est pas le maître exclusif. Il peut en préserver le timbre, comme il peut l'oublier – mais en arrêter son flux inexorablement ininterrompu, jamais.

De cela – que désormais l'homme, pour autant qu'il puisse s'« enterrer », pour autant qu'il puisse devenir « os de seiche », pourra décréter la mort du logos, du vivant de la parole – la « résistance » de la poésie est l'image. Elle in-siste dans le lieu-non-lieu parmi l'infantilement anhumain (non pas, notons-le, en-fance humaine, mais cette enfance des voix, des sons, des signes qui précèdent l'humain lui-même) noms et paroles qui brisent le continuum du discours, les ordres de la syntaxe, et, enfin, l'imprévisible des formes futures que la germination du logos garde et dissimule. Cherchant à exprimer ensemble ces dimensions, le poète apparaît nécessairement « à l'orée de l'aphasie », comme balbutiante poursuite de traces, lumières, saveurs, qui se remarquent un instant pour ensuite se perdre, qui reviennent inopinément, en continue métamorphose. Et de cette métamorphose, la poésie entend être la forme.

Puisque le « "difficile" » ne consiste pas à montrer la déflagration des signes hors l'antique demeure du langage », déconstruire les lois qui se prétendent naturelles et éternelles – « difficile » n'est pas dé-lirer – ne pas donner forme à une telle inquiétude ontologique, savoir la « scander » selon le mètre et la mesure, bref : en trouver l'*idiome*, le signe *propre*, l'expression spécifique, individuelle, à laquelle on ne peut renoncer. Ce sera toujours un idiome douteux, en danger, certes, en danger, mais définitivement « préservé » des « nombreux, si nombreux idiots », du « gâchis multiviré » – et

1. Sur Massimo Cacciari, cf. ici même, pp. 448.

d'ailleurs, il devra en accepter le défi, pour ainsi dire, il devra savoir les traverser. L'idiome de la poésie ne réside pas en quelque lieu sublime ; il se fait, se défait et se refait dans un creuset d'enfance, de raisonnement glacé, de parole ad-venante, dans leur *polemos*. Le métronome (c'est encore Montale qui nous le rappelle) est celui du battement de cœur : arrêt et fuite ; interruption, pause, enrayage, qui soudainement se déploient en vertigineux harcèlement d'images. Cette poésie est comme une recherche désespérée d'entraves, obstacles, scandales – et il s'y cogne la tête, jusqu'à ce que cette même insistance prenne le « "bon" rythme ».

L'énigme d'un logos pré-existant à toute « dévastation » du langage est le problème de cette poésie. Pour l'imaginer (et donc le mettre en images), il est autrement dit nécessaire d'en traverser toute « dévastation ». La poésie n'habite pas d'autres mondes, elle n'a pas non plus de pouvoir salvateur, et elle est d'autant moins appelée à consoler. La poésie insiste-résiste dans la traversée de la dévastation, en creuse le sous-sol –sortira-t-elle revoir les étoiles ? Un éclair possible, peut-être, elle peut le deviner (encore « scintillement d'un possible ») : « fibres optiques vers les / singes les plus dissimulés... » ; lumière, « néanmoins légère », et pourtant « omnipotente », « lumière de non-couchant, qui néanmoins se veut / là au-delà de la plus intense idée de couchant » ; foudres éteintes peut-être, comme celle de la grêle « qui s'amasse dans les ruelles », et toutefois « urticante évidence », des tourbillons de signes et des points lumineux qui rendent « courageuses » les ténèbres elles-mêmes. Tout un « code oculaire », comme on l'a bien dit, tisse cette poésie, en traverse tout nom.

Pour autant qu'on puisse être d'habiles taupes pour excaver l'« antique demeure », pour autant que notre *techné* soit puissante pour la morceler, la jeter bas, la « trahir », jamais nous ne pourrons venir à bout de l'irréparable Moi, de sa douleur, de l'épine aigüe de notre volonté d'exister. Au bout de son travail de création, le « meilleur forgeron » lui-même – et au reste : plus profondément et plus douloureusement – rencontrera toujours ce Moi-authentique-Non moi, qui lui résiste, qui s'oppose à ses formes, à ses mesures, nœud de tocades et de phobies, de misères atrocement futiles et désespoirs inguérissables. Plus loin, et plus originel que la forme germinative du logos on trouve le « misérable prodige » faisant que quelque chose se donne, réside l'atroce vie germinative – « indifférent et vermineux sous-sol » du logos lui-même. C'est la « surprise » face à tout possible idiome « au-delà », qui détermine le timbre, qui constitue l'âme de cette poésie. Lorsque sa parole s'« encaverne », à travers mille méandres, vers cet « au-delà », lorsque qu'elle cherche à y faire allusion, alors, elle résonne plus haute, plus pure. Elle a traversé tout l'espace de l'ironie, de l'illusion de dissoudre toute racine terrestre, pour se retrouver, finalement, indépassable, dans la peine universelle et muette de la volonté d'exister, pitoyable compagne de toutes ses figures (« âmes sainte et bonnes de la contrée »), de tous ses passages et des gens qui y ont habité. La parole du poète se transforme en leur mémoire – l'invisible-inexprimable où leur douleur cherche à se préserver. Fragile salut de la maintenance.

Traduction par Philippe Di Meo